

Riche en surprises et découvertes

Sacré Mischa Maisky! Il ne cessera jamais de nous étonner, ne serait-ce que par l'énergie et l'enthousiasme avec lesquels il s'est jeté dans l'interprétation du Concerto n°6 en ré majeur de Luigi Boccherini.

Ils étaient tels que, comme un coureur qui lance son sprint à l'improviste, il laissait le peloton de l'orchestre derrière lui, et l'arbitre de la course, Jack Martin Händler, ne savait plus où donner des bras et des mains pour ramener ses Solistes Européens à la hauteur d'un soliste aussi fougueux. Le public n'en eut cure, il n'a eu d'oreilles que pour Maisky et l'éblouissante sonorité de son merveilleux instrument, un Domenico Montagnana de 1720, qui lui permettait de donner libre cours à son exubérance, sa rage de jouer ... et sa tendresse, une tendresse révélant jusqu'à quel point le virtuose Maisky est aussi un authentique musicien qui sait écouter, et rentrer dans les notes pour en dégager la force expressive.



Photo: Willy de Jong

Mariette Lentz et David Ianni en parfaite harmonie

Jamais non plus, on n'a entendu pareille interprétation du *Premier Concerto pour violoncelle en ut de Haydn*, et qu'on ne nous évoque plus un „Papa Haydn“ aimable, enjoué, serein et tout adonné au sage plaisir de composer. Maisky a balayé cette image d'un revers de son archet et a montré des abîmes expressifs qui allaient d'un lyrisme à fleur de peau vers des chants purs laissant exploser leur contenu émotif, aboutissant à une allégresse irrésistible et emportant le public et les musiciens. Ceux-ci eurent un malin plaisir à lui offrir un „tapis“ musical des plus finement tissés, et l'attention du chef était sans faille, de sorte que les SEL ont, à juste titre, été impliqués dans les ovations des auditeurs. Ceux-ci ne congédiaient pas le virtuose avant qu'il ne les ait gratifiés de deux extraits des *Suites pour violoncelle* de Bach, eux aussi présentés à la „manière Maisky“, donc, avec une fraîcheur et une sincérité inaccoutumées. Cette prestation rare était entourée par deux réalisations des cordes des SEL, avec en ouverture, le *Concerto en ré de Stravinsky* qui ne nous a guère convaincus, ni comme œuvre, ni comme interprétation, car trop appuyée et pâteuse. Par contre, les *Cinq mouvements op. 5 de Webern*, dans leur version pour orchestre à cordes, tout en gardant leur mystère, ont révélé leur beauté intérieure et leur force expressive, voire émotive, tant ils étaient finement ciselés, tant Händler faisait s'écouter ses superbes cordes et tant celles-ci rendaient bien la rigueur structurelle, la clarté et la sensibilité à fleur de peau de cette musique unique qui, pour nous, a été le sommet du concert.

Autre réussite rare: le premier récital donné en commun par David Ianni et Mariette Lentz. Tout jeune déjà, le pianiste avait révélé des dons exceptionnels. Aujourd'hui, alors qu'il a 23 ans, ceux-ci se confirment avec bonheur. Concentré sur son jeu, attentif à l'extrême à sa partenaire, Ianni se montre d'une sobriété et d'une sincérité qui donnent chaud au cœur.

Sa *Sonate pour piano op.65*, créée en début de concert, ne révolutionne certes pas le genre, mais elle est intelligemment construite, elle sait parfaitement agencer l'appui des basses et le développement de la main droite dans des mélodies qui n'ont pas peur de trahir leurs origines: un post-romantisme bien assimilé et un art de développer des éléments mélodiques qui réussissent à exprimer les sentiments contradictoires du jeune compositeur au moment d'écrire son œuvre: son ardent désir de paix et son désarroi désillusionné au constat que des millions de gens peuvent, comme lui, clamer leur refus de la guerre, mais sont impuissants face à une bande de débiles belliqueux qui ont le pouvoir.

Cinq lieder de Schubert chantés en deuxième partie par Mariette Lentz, excellemment secondée par un Ianni attentif à la moindre inflexion de sa voix, ont été au diapason de ses possibilités expressives et ont bien évoqué l'atmosphère d'une „Schubertiade“. Par contre, nous étions moins satisfaits du choix des *lieder de Richard Strauss* qui clôtureraient le récital. Trop souvent, la cantatrice y touchait aux limites de sa voix qui, ces dernières années, s'est, certes, bien arrondie et assouplie et qui n'a cure de difficultés techniques, mais qui, dans ce répertoire devait aller trop souvent vers des aigus déformant la souplesse du timbre. Par contre, le célèbre „*Morgen*“ de Strauss donné en bis, a été chanté avec tout le raffinement sensuel qui le rend tellement fabuleux.

Retour, cependant, au sommet du récital: la création de *neuf lieder, op.44, de David Ianni*, sous le titre: „*Gesänge einer Hohepriesterin*“. C'est un cycle superbement construit qui se développe en symétrie autour du lied central „Die Liebe“ de Matthias Claudius, un simple quatrain d'une grande densité émotionnelle, un condensé à la fois de l'art du lied de Ianni et de l'art de la restitution d'un lied de Mariette Lentz. Celle-ci pouvait donner tout son moelleux à son timbre pur. Si nous avons été moins impressionnés par le dernier morceau du cycle sur un poème de Droste-Hülshoff, ceux qui le précédaient immédiatement, en particulier „*Der uralte Turm*“ de Rilke et „*Ewigkeit*“ de Manfred Kyber ont été des modèles de sensibilité et d'expression. Les lignes du piano y sont mémorables, le rythme onirique fascinant. Avec son excellente diction, les modulations de sa belle voix et l'émotion contenue de son chant, la cantatrice a donné vie et corps à une intense parole poétique faite musique.

GW